

R
SS

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

T. Oriol

*Fernand
Nathan*

TIMMY ORIOL
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

10
26

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

167
80.80

8° R
84536

EDITIONS FERNAND NATHAN

Collection ABC du BAC

- **L'ETUDE DE TEXTE
LITTÉRAIRE**
Au baccalauréat
- **LA COMPOSITION
FRANÇAISE**
en 100 dissertations
- **LE FRANÇAIS**
en 1500 citations
- **LE COMMENTAIRE
PHILOSOPHIQUE**
Au baccalauréat
- **LA COMPOSITION
PHILOSOPHIQUE**
en 100 dissertations
- **NOUVEL ABRÉGÉ
DE PHILOSOPHIE**
- **LA PHILOSOPHIE**
en 1500 citations
- **PETIT DICTIONNAIRE
DE LA PHILOSOPHIE**
- **HISTOIRE**
Au baccalauréat
en 200 dissertations
- **GÉOGRAPHIE**
Au baccalauréat
en 300 dissertations
- **LA DISSERTATION
ÉCONOMIQUE**
Au baccalauréat B et G
- **L'ÉCONOMIE**
Au baccalauréat G
en 60 leçons
- **LA BIOLOGIE**
Au baccalauréat C
en 200 questions
- **LA BIOLOGIE**
Au baccalauréat D
en 200 questions
- **LA PHYSIQUE**
Au baccalauréat CDE
en 300 sujets et
questions
- **LA CHIMIE**
Au baccalauréat CDE
sujets - questions -
problèmes résolus
- **LE PROBLÈME
DE PHYSIQUE**
Au baccalauréat CDE
- **TOME I :**
Dynamique - Énergie
- **TOME II :**
Phénomènes
périodiques
Optique - Electricité
Phénomènes
corpusculaires
- **ÉLÉMENTS D'ALGÈBRE**
Au baccalauréat CDE
- **TOME I :**
Structures
- **TOME II :**
algèbre linéaire

© Editions Fernand Nathan 1979.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

AVANT-PROPOS

L'enseignement de la philosophie, dans les lycées comme à l'Université, s'est délibérément orienté — et c'est là une évolution heureuse — vers l'étude approfondie des grands textes des philosophes. Ces textes ne peuvent pas être lus comme des fragments ou des passages arbitrairement isolés mais comme des documents de l'histoire de la pensée, faisant partie de telle ou telle œuvre liée à une doctrine, à une époque, à un courant d'idées. La connaissance des œuvres dont l'étude est requise par les programmes exige évidemment que chacune d'entre elles soit, avec une approximation suffisante, située dans temps, dans la doctrine de son auteur, dans l'ensemble des influences qu'elle a pu subir ou exercer.

Si l'histoire de la philosophie ne constitue plus, comme telle, une discipline à « apprendre », elle n'en demeure pas moins, une sorte d'exigence implicite constante de la formation philosophique. Le présent ouvrage, dans ses dimensions volontairement restreintes, n'est donc pas un livre à « étudier », mais un guide à consulter toutes les fois que le besoin se fait sentir de situer à leur place et en leur temps, les auteurs et leurs œuvres. Nous souhaitons surtout que ce guide donne au lecteur le désir de les mieux connaître.

T. ORIOL

Chargé de la coordination de l'enseignement philosophique
au Centre National de Télé-Enseignement.

Collection ABC du BAC

- L'ETUDE DE TEXTE LITTÉRAIRE
Au baccalauréat
- LA COMPOSITION FRANÇAISE
en 100 dissertations
- LE FRANÇAIS
en 1500 citations
- LE COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE
Au baccalauréat
- LA COMPOSITION PHILOSOPHIQUE
en 100 dissertations
- L'ÉCONOMIE
Au baccalauréat G
en 60 leçons
- LA BIOLOGIE
Au baccalauréat C
en 200 questions
- LA BIOLOGIE
Au baccalauréat D
en 200 questions
- LA PHYSIQUE
Au baccalauréat CDE
en 300 sujets et questions
- LA PHYSIQUE
Au baccalauréat CDE
sujets - questions -

L'enseignement de la philosophie, dans les lycées, a pour but de développer chez l'élève une réflexion personnelle et autonome. C'est pourquoi il est essentiel de lui offrir des ouvrages qui lui permettent de découvrir les grands thèmes de la philosophie et de les traiter avec précision et rigueur. Ces ouvrages sont conçus pour être utilisés en classe ou en autodidacte. Ils contiennent des textes de référence, des commentaires et des exercices qui aident l'élève à mieux comprendre et à mieux maîtriser les concepts philosophiques. Les thèmes abordés sont : la philosophie antique, la philosophie médiévale, la philosophie moderne, la philosophie contemporaine, la philosophie des sciences, la philosophie de la religion, la philosophie de l'art, la philosophie de la morale, la philosophie de la politique, la philosophie de la culture, la philosophie de la vie.

Si l'histoire de la philosophie ne constitue plus, comme elle l'a été autrefois, une discipline à part entière, elle demeure par moments une véritable philosophie. Le présent ouvrage, dans son développement, a été écrit en vue de servir à l'étude de la philosophie. Il est divisé en deux parties. La première partie est consacrée à l'étude de la philosophie antique, médiévale et moderne. La seconde partie est consacrée à l'étude de la philosophie contemporaine, de la philosophie des sciences, de la philosophie de la religion, de la philosophie de l'art, de la philosophie de la morale, de la philosophie de la politique, de la philosophie de la culture, de la philosophie de la vie.

Au baccalauréat B et C

T. ORIO

Chaque de la composition de l'enseignement philosophique

PREMIÈRE PARTIE

L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

C'est à l'antiquité gréco-latine que nous sommes essentiellement redevables de notre pensée et de notre civilisation. Il est possible que, pour une part mal définie, la philosophie grecque ait été influencée par les mythes et religions de l'Orient et de l'Égypte. Il n'en demeure pas moins vrai qu'elle est, dans une très large mesure, création autonome d'une suite ininterrompue de grands penseurs, du VI^e siècle avant J.-C. jusqu'au II^e ou III^e siècle de notre ère. En ce sens, on peut parler du « miracle grec ». Car c'est dans l'archipel grec, dans les colonies helléniques d'Asie Mineure, d'Italie et de Sicile qu'a pris naissance la philosophie, qui est un savoir total comprenant l'explication rationnelle de l'Univers et des phénomènes observables, la réflexion sur les valeurs, la recherche du sens de la destinée humaine, l'effort vers la « sagesse ». Programme ambitieux, certes, et déjà dans l'antiquité, quelques sciences — les mathématiques, en particulier, — commencent à faire l'objet d'une technique spécialisée. Pendant longtemps encore, cependant, et, en fait jusqu'au XVII^e siècle, la conception grecque du philosophe, à la fois sage et savant, servira de modèle aux penseurs de l'Occident.

La période la plus brillante de la Grèce est celle des V^e et IV^e siècles avant J.-C. qui correspond au « siècle de Périclès » (499-429) et à son prolongement intellectuel. C'est par rapport à cette époque qui marque, avec les grands philosophes **Socrate**, **Platon**, **Aristote** et leurs disciples immédiats, un véritable renouveau de la spéculation philosophique, qu'on a pris l'habitude de diviser l'âge de la philosophie gréco-latine en trois périodes :

- A) Période antésocratique (de 650 à 450 av. J.-C. environ).
- B) Période socratique (de 450 à 300 av. J.-C. environ).
- C) Période postsocratique (de 350 av. J.-C. environ à 400 après J.-C. environ, date à laquelle commence, avec saint Augustin, la philosophie chrétienne proprement dite).

A - PÉRIODE ANTÉSOCRATIQUE

1. *L'École de Milet.* Aux VI^e et V^e siècles av. J.-C. Milet est une des cités les plus riches et les plus civilisées de l'Ionie, colonie grecque d'Asie-Mineure. La philosophie y est représentée par Thalès et ses disciples. Les philosophes de Milet s'efforcent surtout de chercher en quoi consiste *le principe physique essentiel* de la nature.

Thalès (640-548 av. J.-C.), l'un des sept sages de la Grèce, enseigne que *l'eau* est le principe de toutes choses. La Terre est une sorte de disque qui flotte sur l'Océan et tire de lui sa substance nourricière. Semences, aliments, êtres vivants ne subsistent que par l'eau.

Savant universel, Thalès, auteur du célèbre théorème de géométrie, passe pour l'inventeur du gnomon (cadran solaire). Astronome remarquable, il aurait prédit l'éclipse totale du soleil de 585 av. J.-C.

Anaximandre, son disciple (610-547 av. J.-C.) voit dans *l'indéterminé* (ou infini) le principe universel. De lui procèdent les éléments (terre, eau, air, feu) qui ont formé l'Univers, composé d'une infinité de mondes qui naissent et périssent. Le monde terrestre comprend trois globes concentriques, au centre desquels flotte la terre cylindrique. Précurseur lointain du transformisme, Anaximandre pense que l'homme est issu du poisson.

Pour **Anaximène** (? - 524 av. J.-C.), disciple du précédent, *l'air* est le principe premier. Raréfié, il devient feu. Condensé, il devient eau et terre. Même image du monde terrestre que chez Anaximandre, mais la Terre est conçue comme un disque plat. L'air est le principe de toute vie, puisque tout vivant doit respirer.

2. *Pythagore et ses disciples.* A la mort de Thalès, l'Ionie est envahie par les Perses. La philosophie grecque émigre en Sicile et en Grande-Grèce (Sud de l'Italie).

Pythagore (585-500 av. J.-C.) né à Samos en Ionie part en 538 pour la Sicile et fonde une école à Croton vers 520. On lui prête, entre temps, d'immenses voyages en Perse, en Chaldée, aux Indes, en Égypte et en Gaule au cours desquels il aurait été initié aux religions et mystiques de l'Orient et des druides. Pythagore est, en fait, un personnage à demi-légendaire dont la vie et les œuvres ont été « embellies » et déformée à souhait par d'innombrables commentateurs. Il n'est pas aisé de faire la part exacte du réel dans ce que nous savons de lui.

L'école de Croton est une sorte de confrérie mystique, dont les membres, reçus après la cérémonie d'initiation, professent des doctrines communes en

religion, morale et politique. Soumis à une vie austère, ils sont astreints à un rituel défini et à certaines interdictions : défense de manger des fèves, de toucher un coq blanc, de parler sans lumière, etc. Les pythagoriciens mettent l'accent, non sur l'explication physique du monde comme les milésiens, mais sur *l'explication mathématique*.

En arithmétique et géométrie, les travaux de Pythagore, Philolaos et Archytas sont importants : théorèmes sur les proportions et les moyennes, théorème dit de Pythagore sur le triangle rectangle, etc. En physique, ils créent de toutes pièces la théorie mathématique de la musique. C'est le point de départ de l'idée d'harmonie et des vertus mystérieuses des nombres entiers qui aboutit à une véritable mystique du **nombre**, essence de tout ce qui existe, en physique comme en morale : 5 représente la qualité, 6 l'humide, 7 l'intelligence et la santé, 8 l'amour, etc.)

Le pythagorisme professe la métempsychose, transmigration successive de l'âme au cours des siècles à travers des corps animaux et des corps humains.

La morale, simple et belle, est fondée sur la pratique des vertus et de l'examen de conscience.

3. Héraclite et la philosophie du devenir. Héraclite (576-480 av. J.-C.) est né à Ephèse en Ionie. Il professe que rien n'est permanent et que tout est en perpétuel devenir. Tout se transforme et l'« on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ». Le principe universel c'est le **feu**, principe actif qui préside au changement perpétuel des êtres et des choses. Les qualités se changent en leurs contraires, et c'est de l'union des contraires qu'est faite l'harmonie du monde. Vis à vis de l'humanité, Héraclite fait preuve d'un pessimisme assez méprisant, mais il recommande aux âmes fortes la maîtrise de soi. L'âme individuelle n'est qu'un fragment subtil détaché du feu cosmique auquel elle doit retourner.

Philosophe obscur et profond, Héraclite a eu une grande influence sur toutes les doctrines du changement et du devenir (transformisme, dialectique matérialiste).

4. Les Eléates et la négation du devenir. Une doctrine opposée à celle d'Héraclite est enseignée, au V^e siècle par l'école d'**Elée** en Grèce.

Xénophane (580-485) fondateur de l'école, est né à Colophon en Ionie, qu'il quitta de bonne heure pour venir à Elée. Il s'élève avec force contre l'existence des dieux de la mythologie grecque et le culte qu'on leur rend. Religion immorale qui prête aux dieux les pires faiblesses humaines. Le vrai Dieu c'est l'**Etre** un, immobile, éternel. Il est la Sphère parfaite, confondue

avec le Tout. Sa pensée est omniprésente et instantanée. Tous les autres dieux lui sont subordonnés.

La physique de Xénophane ressemble à celle de Milet. Mais chez lui l'élément initial est la *terre*.

Parménide (540 ?-450 ? av. J.-C.) a exposé dans son poème sur « La Nature » ses conceptions philosophiques. Il faut, dit-il, distinguer la vérité de l'opinion trompeuse sur les apparences. La vérité c'est que l'*Etre est*, le non-être n'est pas. Ce dernier est contradictoire et impensable. L'Etre éternel et indestructible est immuable. Il s'identifie avec le Ciel, sphère parfaite, maintenue par la nécessité en des liens éternels. En dehors de lui, il n'y a rien. Quand à l'opinion trompeuse, elle croit que tout change (critique d'Héraclite). La physique de Parménide est assez semblable à celle de l'Ecole de Milet. L'originalité de la pensée de Parménide, c'est d'avoir introduit l'idée, dont s'inspirera Platon, que le philosophe doit laisser le monde des apparences pour celui de la certitude que donne l'immuable vérité.

Zénon d'Elée (490 ?-? av. J.-C.) passe pour l'inventeur de la dialectique (art de la discussion). Il a défendu les thèses de Parménide sur l'immobilité de l'être et *l'impossibilité du mouvement* par des arguments d'une apparence logique déconcertante, dont le plus célèbre est celui dit de « la tortue » : Achille aux pieds légers ne devrait pas pouvoir rattraper la tortue, puisque, pendant qu'il franchit l'intervalle qui l'en sépare, la tortue s'est un peu avancée, d'où nouvel intervalle à franchir, et ainsi de suite, à l'infini. Or, l'expérience prouve qu'il la rattrape. Ce qui montre que l'apparence sensible n'est pas conforme à la raison (cf. P. Valéry « Le cimetière marin »).

5. Empédocle et l'explication du devenir. Empédocle d'Agrigente (490-435 av. J.-C.) a eu, comme Pythagore, sa légende. Il passait pour faire des miracles, voire ressusciter les morts. Il se serait jeté dans le cratère de l'Etna pour faire croire à un enlèvement divin.

On lui doit la théorie des *quatre éléments* (eau, air, terre, feu) qui devait connaître une singulière fortune, après Aristote. Ils sont éternels et composent tout ce qui existe, dieux compris. Sur eux, agissent deux forces contraires : l'*Amour* et la *Discorde*. C'est la Discorde qui a séparé les éléments pour former la terre, la mer et les cieux. La lutte entre les deux forces a donné successivement naissance aux êtres vivants. Aujourd'hui, les deux forces sont encore en lutte, mais l'Amour finira par vaincre et l'on reviendra à la sphère primitive pour voir le même cycle de luttes recommencer indéfiniment. Le corps humain comprend les quatre éléments, comme tout ce qui vit. L'âme est successivement plante, animal, homme et, par une vie méritoire, finit par retourner en Dieu. On trouve chez Empédocle l'idée d'adaptation de l'organisme au milieu que reprendra le transformisme.

6. **Anaxagore.** Anaxagore (500-428), de Clazomène (Ionie) est venu à Athènes en 456 et devint l'ami et le protégé de Périclès.

Selon Anaxagore, il y a, à l'origine, le *Tout* (matériel), indivisible, identique et égal à lui-même. En dehors du Tout, l'*Esprit* ou Raison organisatrice et toute puissante. L'esprit, pénétrant dans le Tout, provoque la séparation des astres, des qualités sensibles, de tous les êtres. Tout être, toute chose individuelle constitue un tout élémentaire divisible à l'infini. Si loin qu'on pousse la division, chaque particule ou « homéomère » est identique au tout. Ainsi, le sang divisé donne toujours du sang (réaction contre la théorie des éléments ou principes universels). Il n'y a littéralement ni naissance, ni mort. Naître, c'est se séparer du Tout. Mourir, c'est y retourner. Tout ce qui vit possède un âme, émanation de l'Esprit universel.

Les thèses d'Anaxagore ont sensiblement influencé les doctrines de Platon et d'Aristote.

7. **Démocrite et les atomistes.** L'école atomistique d'Abdère, en Thrace a été fondée, au début du V^e siècle par **Leucippe**, né vers 500 à Milet. Le plus illustre représentant de cette école est Démocrite.

Démocrite, d'Abdère (460 ? - 370 ?) est l'auteur d'un « Système du monde », dans lequel est exposée la géniale théorie des atomes, simple vue de l'esprit à l'époque, et que la science moderne a confirmée avec l'éclat que l'on sait.

L'univers est formé d'un vide éternel, d'où les dieux sont absents. Dans ce vide, se meuvent, en nombre infini, les *atomes*, éléments matériels imperceptibles, absolument pleins, impénétrables, indestructibles, ne différant entre eux que par la forme, l'ordre, l'orientation, la grandeur. Ils provoquent, par leurs chocs, des tourbillons qui donnent naissance aux univers et aux qualités sensibles (chaud, froid, couleur, saveur, etc.). Ainsi, par exemple, le « sucré » est dû à une combinaison d'atomes ronds et lisses, l'« acide » à des atomes anguleux. L'âme est formée d'atomes très mobiles et très subtils. La pensée dérive de la sensation, état du corps vivant. A la mort, elle se dissout dans l'air. Philosophiquement, la doctrine de Démocrite est donc un rationalisme matérialiste.

Au point de vue moral, Démocrite recommande la joie optimiste par l'absence d'inquiétude, la sagesse et la modération dans les plaisirs.

8. **Les Sophistes.** A Athènes, au V^e siècle, les sophistes sont des philosophes professionnels qui, moyennant rétribution, enseignent aux jeunes gens l'art de discuter des problèmes généraux, de mettre les arguments en

ordre et de les présenter avec art et éloquence, toutes choses précieuses dans une démocratie où l'art de la parole est indispensable à quiconque ambitionne un poste important. Platon, leur adversaire, a donné au mot « sophiste » un sens défavorable : philosophe qui attire la jeunesse pour gagner de l'argent, qui enseigne l'art paradoxal et dangereux de soutenir, avec une égale éloquence, le pour et le contre d'un sujet donné, de ne jamais être pris au dépourvu dans la discussion et de faire valoir, au besoin, le « faible contre le fort » c'est-à-dire le faux ou l'injuste contre la thèse vraie et bien fondée. En fait, le mot « sophiste » désignait l'expert ou le « docte », celui qui a acquis la maîtrise d'une technique ou d'un métier. Les critiques de Platon, pour fondées qu'elles soient à l'égard de certains sophistes dont la virtuosité ne pouvait qu'engendrer le doute et le scepticisme, ne sauraient être retenues contre l'ensemble des sophistes. Penseurs remarquables, qu'on a justement réhabilités, l'apparente contradiction de certains de leurs « exercices » n'était souvent qu'une forme spectaculaire donnée par eux au principe de la relativité de la connaissance.

Protagoras d'Abdère (485-411 av. J.-C.) professe que « *l'homme est la mesure de toute chose* », ce qui revient à nier l'existence d'une vérité objective absolue. Ce qui paraît vrai à tel homme, ne l'est que pour lui.

Gorgias, de Léontium (Sicile) (487-380), fondateur de la rhétorique, fut envoyé à Athènes en 427 par sa patrie pour demander du secours, et son talent d'orateur y fit sensation. Riche et plein d'esprit, il professait l'indifférence aux malheurs ou aux joies des hommes. « *Enfant terrible* » du sophisme, il justifie les critiques de Platon. La science, pour lui, n'existe pas. Seul compte l'art de soutenir n'importe quoi et d'en persuader l'auditeur par la parole. Il nie, contre les Eléates, l'existence de l'Être qui est, dit-il, inconnaissable.

Prodicos, de Céos (même époque) est représenté par Platon comme un homme riche, prétentieux et maladif. Il est l'auteur du célèbre apologue d'Hercule entre le vice et la vertu.

Autres sophistes : **Hippias**, **Antiphon**, **Critias** et **Isocrate**.

B - PÉRIODE SOCRATIQUE

9. Socrate. L'enseignement de Socrate ayant été purement oral, c'est par ses disciples, Xénophon (dans les *Mémoires*) et Platon (dans les *Dialogues*) que nous connaissons sa vie et sa pensée. Socrate (469-399 av. J.-C.) est né à Athènes. De condition assez humble, il reçut néanmoins de son père Sophronisque, sculpteur, et de sa mère Phénarète, sage-femme, une éducation soignée. Courageux soldat, il a participé à la pénible retraite d'Amphipolis

(422). Magistrat indépendant, il devient suspect aux démagogues en raison de ses relations avec des aristocrates qui passent pour impies. La liberté de ses allures, la popularité de son enseignement philosophique lui attirent des critiques. Le poète comique Aristophane le tourne en ridicule dans les « Nuées ». Accusé officiellement d'impiété, inculpé de corruption de la jeunesse, il est emprisonné. En 399, le tribunal populaire irrité par le plaidoyer ironique de Socrate, le condamne à mourir par la ciguë. Le refus qu'il oppose aux amis qui ont préparé son évacion, l'admirable sérénité de son courage devant la mort, relatée par Platon et Xénophon, ont contribué à faire de Socrate une figure légendaire de philosophe dont la sagesse ne saurait être atteinte par l'injustice des hommes.

Chérophon, un des familiers de Socrate, aurait un jour interrogé l'oracle de Delphes pour lui demander s'il existait un homme plus sage que Socrate. L'oracle aurait répondu non. Socrate se sent alors chargé par Apollon de chercher le sens de cette réponse, car il ne découvre en lui aucune sagesse. Il examinera donc ceux qui se croient sages et s'aperçoit qu'il est plus sage qu'eux, car il a conscience de son ignorance. Dès lors, son « démon » ou génie familier lui inspire de provoquer chez les autres cette même réflexion sur soi pour se libérer des préjugés et des illusions du faux-savoir. Sa devise est celle du temps de Delphes : « Gnôthi-séauton » — Connais-toi toi-même. C'est sur la connaissance de l'homme qu'il fait porter l'essentiel de son enseignement.

Il exerce sur ses auditeurs une extraordinaire séduction. Tout en lui est contraste : physique ingrat, nez camus, ce « Silène » en impose par le prestige de sa lumineuse intelligence. Aspect débraillé, allure négligée, paroles volontiers vulgaires, mais aussi arguments d'une subtilité désarmante au point qu'on le compare à la torpille qui engourdit l'adversaire. Enseignement peu orthodoxe, donné dans la rue à des gens de toutes conditions, à propos d'un sujet futile qu'il élève peu à peu jusqu'aux plus nobles vérités.

Adversaire des sophistes, dont il possède parfaitement la technique (au point qu'on le fait passer pour l'un d'eux), il les confond par son « ironie » et surtout par l'obligation où il les met de définir leurs termes avec plus de rigueur qu'ils ne le font eux-mêmes. A l'égard des auditeurs de bonne foi, son procédé est la « maïeutique » ou enfantement. Il est « accoucheur d'esprits », dit-il, comme sa mère, la sage-femme, accouchait les corps. Il pose à l'auditeur ignorant d'habiles questions l'obligeant à reconnaître ignorance ou préjugés et à « faire sortir » par l'analyse précise des notions, les vérités qu'il possédait inconsciemment en lui.

Socrate ne semble pas avoir enseigné une « physique » (surtout sous la forme caricaturale que lui prête Aristophane). Il reconnaît la valeur scientifique des vrais techniciens (mathématiciens, médecins, musiciens), mais non celle des cosmologues de l'Ecole de Milet, dont les divergences le frappent. Il retient cependant la conception de l'Esprit, chez Anaxagore et de l'Etre chez les Eléates, comme principe d'explication par une unité intelligible.

Son propos, c'est la nature morale de l'homme dans ce qu'elle a de plus général : *la justice, la charité, la vertu*, etc. Pour la connaître, il faut s'élever du particulier au général, et pour cela comparer et critiquer les opinions plus ou moins vagues que s'en font les divers hommes. D'où nécessité du dialogue, de la recherche en commun, qui suppose sympathie et amour. « Ironie » et « maïeutique » apparaissent comme une technique de *l'induction* aboutissant à *l'idée générale*, deux aspects représentant, aux yeux d'Aristote, l'apport essentiel de Socrate à la recherche philosophique.

Si c'est par la réflexion qu'on connaît l'essence générale de la vertu, la vertu est donc une science qui s'enseigne et s'apprend. Cette réflexion permet de définir le Bien comme ce qui est « utile » à l'homme, au sens le plus noble du terme. Dès lors, « *nul n'est méchant volontairement* » et « *tout méchant est ignorant* », car qui voudrait se priver d'un bien, sachant qu'il le possède ? Ayant fondé en raison la définition des vertus traditionnelles (bonté, justice, tempérance, etc.) Socrate peut alors en recommander la pratique.

Les vertus ainsi définies sont des perfections supposant un ordre divin, l'existence d'une Providence et l'immortalité de l'âme. Ce qui donne au Sage courage et confiance.

Après la mort de Socrate, ses disciples se regroupèrent dans l'école d'Euclide de Mégare (450-380 av. J.-C.)

10. **Platon** (425-348). On a pu dire de Platon « qu'il est sans doute le plus génial penseur de l'Antiquité et peut-être de tous les temps ».

Né à Athènes d'une famille aristocratique qui compte Solon parmi ses ancêtres, Platon fait de bonne heure la connaissance de Socrate dont il devient le disciple enthousiaste. A la mort de ce dernier, il part pour un long voyage dans le monde méditerranéen et arrive en Sicile, à la cour du tyran Denys l'Ancien qu'il ambitionne de convertir à ses idées de réforme politique. Il se lie d'amitié avec Dion, personnage ambitieux, gendre de Denys. Bientôt suspect, il est exilé, vendu comme esclave et heureusement racheté par un ami grec qui le fait libérer. Il fonde, près de Colone, dans les jardins d'Academos, une école philosophique, « l'Académie » (397). Vingt ans plus tard, à la mort de Denys l'Ancien, Dion le rappelle en Sicile. Même échec auprès de Denys II : Dion est exilé, Platon séquestré puis congédié (366). Il reprend son enseignement à Athènes. En 361, troisième voyage en Sicile et troisième échec. Retour définitif à Athènes où il meurt en 348.

L'œuvre de Platon nous est parvenue en totalité dans ses célèbres *Dialogues* dont la forme littéraire admirablement belle et variée est mise au service d'une extraordinaire richesse de pensée. Ce sont des conversations familières ou élevées entre plusieurs personnages. Le titre est généralement emprunté au nom du personnage principal. Dans les Dialogues de jeunesse, Socrate lui-même est constamment mis en scène et ce sont les idées de Socrate ou celles qu'il lui prête qui sont exposées par Platon. On s'accorde à les diviser chronologiquement en quatre groupes :

- a) *Petit Hippias, Grand Hippias, Ion, Criton, Alcibiade, Charmide, Lachès, Lysis, Eutyphron, Protagoras, Apologie de Socrate.*
- b) *Ménéxène, Gorgias, Ménon, Euthydème, Cratyle, le Banquet, Phédon.*
- c) *République, Phèdre, Parménide, Théétète.*
- d) *Timée, Critias, les Lois.*

Le centre du système philosophique de Platon est la célèbre *théorie des Idées*, fondée sur la distinction, déjà ébauchée dans l'œuvre de Parménide et de Socrate, du *monde sensible* et du *monde intelligible*. Le monde sensible, tel que nous le percevons, est illusoire et changeant. Tout être varie et ne ressemble à nul autre, identiquement. Les qualités sensibles sont toutes relatives : le lourd par rapport à tel objet est léger par rapport à tel autre. Seule, l'Idée générale (c'est-à-dire le concept) éternelle et parfaite, peut faire l'objet d'une vraie connaissance. Elle n'est pas création de l'esprit, mais une réalité, la seule réalité. Elle fait partie du monde « intelligible », placé au-dessus du monde sensible. Dans ce monde supérieur, les Idées sont les *modèles éternels et parfaits* de toutes les choses sensibles de notre monde, « reflets » ou « copies » de ces modèles. Les Idées forment une hiérarchie, au sommet de laquelle se trouve l'Idée suprême d'où procèdent toutes les autres : *l'Idée du Bien et du Beau* parfaits, identiques à Dieu.

La longue et difficile démarche de l'esprit humain s'élevant peu à peu du monde des apparences vers celui de la Réalité absolue a été magnifiquement illustrée par Platon dans le célèbre *Mythe de la Caverne* (*République*, livre VII).

Les hommes qui ne connaissent et ne veulent connaître que le monde illusoire des apparences sensibles sont, dit Platon, semblables à des prisonniers, enchaînés, depuis l'enfance, au fond d'une vaste caverne souterraine. Leur tête immobilisée est tournée vers une grande paroi opposée à l'entrée. Cette paroi est éclairée par les reflets d'un feu allumé sur une hauteur derrière les captifs. Entre le feu et les captifs monte un chemin abrupt bordé d'un petit mur. Derrière le mur, défilent, tels des montreurs de marionnettes, des hommes et des femmes portant divers objets de bois ou de pierre (statuettes d'hommes et d'animaux) qui dépassent le mur. Les captifs ne voient donc, pour tout univers, que les ombres mouvantes de ces objets sur la paroi. Ils prennent ces ombres pour la réalité et l'écho de la voix des porteurs pour la voix des ombres.

On délivre un prisonnier et on l'oblige à regarder les objets éclairés par le feu. Son esprit embarrassé, son regard aveuglé par la lumière lui donnent le désir de retourner vers les ombres, plus reposantes et, pour lui, plus familières et plus « réelles ». Puis, on le force à *gravir le chemin « rude et escarpé »* qui monte jusqu'à la grande ouverture de la caverne donnant sur le monde extérieur. Les yeux éblouis et blessés du captif ne peuvent supporter immédiatement la lumière du jour. Contraint de regarder le sol, il ne voit d'abord que les ombres des choses ou leur reflet dans l'eau. Peu à peu,

l'habitude lui permet de lever les yeux, de voir les choses elles-mêmes, puis le ciel, les étoiles, les astres et, enfin, le soleil. Entraîné à la réflexion, il finit par comprendre que le soleil qui régit le cours des saisons et des années est la source de la lumière, de la perception, de la vue, de toute réalité.

Platon dénonce, dans ce mythe célèbre, l'inertie mentale qui, en nous empêchant de réfléchir, nous maintient « prisonniers » des apparences, la paresse intellectuelle qui nous invite à tenir pour « évident » ce qui n'est que familier, la crainte du penseur qui dérange la routine rassurante des opinions toutes faites. Car l'éducation symbolisée dans le mythe de Platon par le chemin abrupt et la lumière aveuglante, n'est pas une « voie royale ». C'est une contrainte qui exige de l'homme des efforts continus pour s'approcher le plus possible du « soleil », de l'Idée suprême et lumineuse du Vrai, du Beau et du Bien, dont la contemplation doit emplir de joie le cœur du sage parvenu au sommet du savoir.

Mais peu d'hommes, à dire vrai, sont capables d'accéder à la sagesse absolue. Pour ces rares élus, Platon exige autre chose qu'une joie purement contemplative. Le philosophe doit « s'engager » et *redescendre dans la Caverne* pour révéler le secret de la science à ses malheureux compagnons toujours enchaînés. Nouvelles épreuves, mais en sens inverse : descente dangereuse, contact de l'ignorance, pénible accoutumance aux ténèbres et surtout quolibets, injures et menaces des ignorants satisfaits de leur sort et irrités contre ce fou qui prétend avoir vu le ciel. Au point même qu'un prisonnier délivré de force pourrait aller jusqu'à tuer cet être dangereux. Platon fait ici une allusion évidente à la fin de son maître Socrate, emprisonné et condamné à mort comme « corrupteur de la jeunesse », en fait parce que son enseignement devenait de plus en plus embarrassant pour les hommes au pouvoir.

Cet enseignement porte néanmoins ses fruits, car tout homme est capable, dans la mesure de ses moyens, de s'élever du sensible de l'intelligible grâce à la « *réminiscence* » que la méthode d'interrogation maïeutique permet de mettre en lumière et grâce à la *dialectique*, méthode d'analyse par la définition précise des concepts et de leur champ d'application.

Dans la thèse de la réminiscence, l'âme immortelle, avant de rejoindre définitivement les Dieux, se réincarne sur terre en des vies successives, dans l'intervalle desquelles elle a pu contempler la splendeur des Idées dans le monde intelligible. L'homme, sur terre, conserve un vague souvenir (« réminiscence ») et la nostalgie de cette beauté jadis contemplée. Ce qui rend possible la découverte personnelle du vrai par la maïeutique socratique.

La dialectique, ou art du dialogue, était connue avant Platon. Mais Platon en étend la portée : recherche du vrai aussi bien que l'entretien silencieux de l'âme avec elle-même que par la discussion en commun. Et surtout, il en précise la rigueur. Stricte *définition* préalable des *notions*, mise à l'épreuve de celles-ci par comparaison avec les notions voisines ou opposées,

ou avec leurs conséquences. Ainsi par le raisonnement ou s'élève par degrés de la *sensation* à l'*opinion*, puis à la *science* et enfin à la *contemplation de l'Idée* dont on aura dégagé les caractères généraux et absolus.

Sur le plan affectif de l'intelligence, la dialectique inspirée par l'*amour* s'élève, par une démarche analogue, de l'amour de la beauté corporelle singulière, à l'amour de la beauté spirituelle, puis à l'*idée du Beau*, identique à Dieu. (cf. *Le Banquet*).

L'âme, dans la vie terrestre, est liée au corps. *Trois facultés* liées à trois parties du corps : le ventre est le siège de l'*appétit* matériel ; le cœur, celui de la *courage* généreux ; la tête, celui de la *raison*. Trois vertus correspondantes : *tempérance, courage, sagesse*. La justice c'est l'harmonie de ces trois vertus dont les deux premières doivent être subordonnées à la sagesse raisonnable (apologue du cocher qui maintient dans le droit chemin son attelage de deux chevaux, l'un blanc de race noble, l'autre noir et vicieux).

Sur le même modèle est conçu le plan de la cité idéale. Trois classes : les *travailleurs* (instinct matériel) ; les *guerriers* (courage) ; les *magistrats-philosophes*, classe dirigeante, c'est-à-dire la tête, siège de la sagesse. Pour ces derniers est prévu, dès la jeunesse, un plan d'éducation minutieux ou pendant de longues années, ils sont initiés aux diverses sciences, sans oublier les exercices physiques.

Cette société réalise le communisme intégral, surtout pour la classe des guerriers : mise en commun des femmes, des enfants et des biens. Les mariages ou plutôt les unions sont réglementés en vue de la procréation. Le célibat est frappé d'une amende. Les enfants sont élevés aux frais de l'Etat.

Platon a prévu, dans ses derniers ouvrages, un assouplissement de ce programme irréalisable. Telle qu'elle est dans son ensemble, son œuvre dont l'influence fut et reste encore considérable, apparaît comme une des plus magnifiques créations de la pensée humaine.

11. Aristote. Aristote de Stagire (Macédoine) (384-322) a été l'élève de Platon, et beaucoup le considèrent comme égal, sinon supérieur à son maître. Son père était médecin du roi Philippe. En 367, il se rend à Athènes pour suivre l'enseignement de Platon, jusqu'à la mort de celui-ci (348). Après quelques années de voyage, il est appelé par Philippe II de Macédoine qui lui confie l'éducation de son fils Alexandre, le futur conquérant de l'Asie (343) : liaison féconde qui lui valut plus tard de précieuses collections qui contribuèrent à faire d'Aristote le fondateur des sciences naturelles. En 336, Alexandre part pour la conquête de l'Orient. Aristote revient à Athènes et fonde une école dans le quartier du *Lycée* (du nom du gymnase dédié à Apollon Lycien, et qui sera le nom de l'école). Il enseigne en se promenant dans les allées du Lycée, d'où le nom de *péripatéticiens* ou « promeneurs »

donné à ses disciplines. A la mort d'Alexandre (323), les ennemis athéniens de la Macédoine accusent Aristote d'athéisme et de pro-macédonisme. Aristote se réfugie à Chalcis, en Eubée où il meurt, en 322.

Son œuvre est d'une prodigieuse étendue. A la spéculation philosophique pure, Aristote a joint toute la science de son temps qu'il a non seulement assimilée, mais en grande partie créée, grâce à la division du travail pratiquée dans le Lycée, et aux immenses collections qui y étaient accumulées.

Ce qui nous reste de ses ouvrages, dont un grand nombre a disparu, constitue une somme imposante (162 sur 1 000 environ). Ils comprennent, essentiellement :

a) *L'Organon* ou « instrument » ensemble de traités de logique (*Catégories, De Interpretatione, Analytiques, Topiques, Réfutation des Sophismes*).

b) *La Métaphysique*, ou philosophie première (14 livres), placée d'ailleurs après la Physique (*meta* ta phusica), d'où le nom de « métaphysique » qui a servi, après Aristote, à désigner l'objet même de la philosophie première.

c) *La Physique*, ou philosophie seconde, dont il reste : *La Physique, Génération et mort, le Ciel, la Météorologie, le Monde, les Problèmes*.

d) *L'Histoire naturelle* (*Histoire des Animaux, Parties des Animaux, Génération des Animaux*).

e) *La Morale* (*Morale d'Eudème, Morale à Nicomaque, Grande Morale*).

f) *La Politique* (*Politique, Constitutions, Usages barbares, Economiques*).

g) *La Rhétorique* (3 ouvrages).

h) enfin des fragments épars de diverses oeuvres, dont celui de *l'âme* qui est le premier traité connu de psychologie systématique.

La *Logique*, science des conditions du raisonnement correct, est l'introduction ou l'instrument préalable de toute science. Aristote en est le créateur car il en a codifié les règles avec une extrême précision. Les termes du discours doivent être définis avec rigueur. Le raisonnement déductif qui va du général au spécial ou au particulier est représenté, sous sa forme la plus simple, par le *Syllogisme* : Trois concepts (grand terme, moyen terme, petit terme) se combinent, sous certaines conditions, en trois jugements (majeure, mineure, conclusion), tels que la conclusion résulte nécessairement des deux « prémisses ». Les règles et combinaisons valables de ces jugements constituent la *logique formelle*, science de l'accord de la pensée discursive avec elle-même. A quoi Aristote ajoute une forme élémentaire d'induction totalisante dite « syllogisme épagogique », résumé du savoir, plutôt que preuve. De la

logique, théorie de la démonstration, doit se distinguer la dialectique qui, partant de prémisses plausibles, n'aboutit qu'à l'« opinion » probable. Elle est utile comme préparation à la vraie science.

Les « *Catégories* » sont les cadres de la pensée rationnelle. Notions les plus générales de la raison, elles répondent aux questions qu'on peut se poser sur un être. Il y en a 10 : substance, quantité, qualité, relation, lieu, époque, attitude, possession, action exercée, action subie. Par leur caractère de haute généralité, elles nous amènent à nous demander ce qu'est l'Être, objet de la métaphysique.

La *Métaphysique* est, en effet, la « *science de l'Être en tant qu'Être* ». Aristote rejette également l'idéalisme platonicien qui voit dans l'être individuel, une copie de l'Idée transcendante, seule réelle, et le matérialisme qui voit dans la matière seule, abusivement séparée de l'idée, le principe premier. L'idée générale n'est pas réelle. Comment comprendre, en effet, son rapport avec les choses, si elle en est séparée ? Elle existe, mais dans les choses d'où l'esprit peut la tirer par abstraction. Le réel, c'est *l'individu* concret, produit de la nature ou de l'homme, (être vivant, chose, objet, etc.).

L'existence de l'individu s'explique par quatre causes : la cause *matérielle* (le marbre de la statue, par exemple) ; la cause *formelle* (modèle conçu par le sculpteur) ; la cause *efficiente* (travail du sculpteur) ; la cause *finale* (but pour lequel il travaille). Ainsi s'effectue le passage de la *puissance* (simple possibilité) à *l'acte* (réalisation).

Les 3 dernières causes, surtout dans les œuvres de la nature, sont souvent confondues en une seule. Restent donc, en dernière analyse, deux principes généraux de l'être : la *matière* et la *forme* (c'est-à-dire sa substance et l'idée qui le réalise ou vers quoi il tend). Le même individu peut être à la fois forme, par rapport à l'« inférieur » qui le précède et matière par rapport au « supérieur » qui lui succède. Ainsi le chêne, forme pour le gland, est matière pour le meuble. Les êtres constituent donc une hiérarchie tendant vers une forme de plus en plus achevée et, à la limite, vers la forme parfaite du Bien suprême, qui est Dieu. Par ailleurs si tout a une cause, cette cause elle-même en a une. On ne peut remonter à l'infini la chaîne des causes, car « il faut s'arrêter ». Ce « *premier moteur* » est Dieu. Dieu, l'Être éternellement actuel, est donc à la fois cause motrice et but final de toute chose. Pure forme sans matière, il n'est pas créateur mais pensée absolue, « pensée de sa pensée ». Tout être provient de Dieu et tend vers lui. Tout être participe donc plus ou moins du divin.

La *Physique* d'Aristote, dont on ne peut donner ici qu'une idée très générale, est liée à l'idée de mouvement et à son analyse. Autant de mouvements que de catégories (10). Du point de vue de la perfection, deux mouvements : le circulaire, infini, donc parfait. Le rectiligne, imparfait car il ne peut se prolonger à l'infini dans l'Espace qui est limité. Le Temps, au contraire, est infini, mais « idéal », car il est « mesure du mouvement » et n'existe donc pas en dehors de l'esprit qui mesure.

L'Univers, mû par le Premier Moteur immobile (Dieu), est formé de sphères concentriques transparentes, dont le centre est la Terre. A l'extérieur, le Ciel, mobile impérissable, sphère des étoiles fixes. A l'intérieur, 50 sphères concentriques forment le « monde sublunaire ». La Terre ne tourne pas sur elle-même. Tous les phénomènes physiques propres à la Terre et aux êtres qui s'y trouvent (pesanteur, chaleur, croissance, naissance, mort, etc.) s'expliquent par des combinaisons diverses de mouvements rectilignes. En ce qui concerne la matière proprement dite, Aristote admet à la fois la thèse d'Empédocle et celle d'Héraclite, les quatre éléments n'étant que les transformations successives (par le mouvement) d'une même nature.

Conception grandiose, aujourd'hui dépassée (sauf quant à l'importance primordiale du mouvement), la cosmologie d'Aristote sera adoptée par le Moyen Age chrétien comme une vérité intangible qui retardera le progrès de la science expérimentale et servira de prétexte à maintes intolérances (Galilée et le mouvement de la terre).

L'*Histoire naturelle* est une œuvre immense qui relève plutôt de l'histoire de la science. Disons simplement qu'un grand nombre d'observations précises d'Aristote et de ses élèves sont encore valables aujourd'hui par ce qu'elles contiennent d'idées fécondes (anatomie comparée, par exemple).

Aristote, précurseur de la *psychologie*, considère l'âme comme la « forme » du corps, périssant avec lui. Elle se manifeste chez l'homme, sous trois formes : âme *végétative*, (génération, nutrition) commune aux vivants ; âme *motrice* (sensation, tendance) commune aux animaux, l'âme *raisonnable*, spéciale à l'homme. Thèses principales : Toutes les idées viennent de l'expérience ; la sensation est « l'acte commun du sensible et du sensitif » : pas de pensée sans image ; trois sortes d'associations : contiguïté, ressemblance, contraste ; le plaisir est le signe de l'activité moyenne raisonnable ; l'habitude est une seconde nature, etc.

La *morale* d'Aristote, opposée à celle de Platon, est un *eudémonisme* ou morale du bonheur, identifié au Bien. Tout homme cherche le bonheur ; il n'est pas contemplation pure, mais résultat de l'activité. La raison étant le propre de l'homme, il s'agit d'une activité raisonnable dont le plaisir ne doit pas être le but : il n'en est que le signe, comme la fraîcheur est le signe de la jeunesse. La vertu, c'est l'exercice de cette activité raisonnable. Essentiellement maîtrise de soi, elle suppose la volonté. L'acte vertueux isolé ne signifie rien car « une hirondelle ne fait pas le printemps ». Il faut, par l'éducation, acquérir l'habitude de la vertu. Les plus belles vertus sont la justice et l'amitié. Puisque la raison fonde la vertu, la vertu suprême, réservée au sage c'est la contemplation du vrai par le savoir désintéressé.

En *politique*, Aristote n'accepte pas l'idéal platonicien de la cité communiste qui sacrifie l'individu à la collectivité organisée. La propriété privée est légitime. La famille est indispensable pour l'éducation morale et civique. Toute forme de gouvernement est bonne, à condition d'éviter les excès de tyrannie et d'anarchie et de s'adapter aux circonstances.

La philosophie d'Aristote est un immense effort d'organisation totale de la pensée et de l'action. Son influence, comme on le verra, a été profonde et durable.

12. Les Cyniques. Le fondateur de l'École Cynique est **Antisthène** (444-365 av. J.-C.), né d'un athénien de basse condition et d'une esclave phrygienne. Il fut l'élève de Gorgias, puis de Socrate, à la mort duquel il a assisté. Le nom de « Cyniques » donné à ses disciples vient du Cynosarge (Mausolée du Chien), gymnase athénien où se réunissaient les étrangers de naissance douteuse. **Diogène**, le plus célèbre cynique est le premier qui recevra le surnom de « chien ».

Le Cynisme est une doctrine *matérialiste* (au sens philosophique du mot) et *anarchiste*. Il professe une indépendance absolue à l'endroit des coutumes, des modes, des préjugés, des formes sociales ou politiques du temps et des hommes en général. Il préconise une sorte de retour à l'état de nature, la maîtrise de l'âme qui ne doit se laisser aller ni aux passions ni aux préjugés, le complet détachement des richesses et des honneurs. Antisthène multiplie les sarcasmes contre les athéniens fiers de leur naissance ou de leur condition.

Diogène de Sinope (413-323 av. J.-C.) est une figure légendaire et haute en couleur. On connaît sa réponse à Alexandre (« Ote-toi de mon soleil ») et surtout le Diogène à la lanterne, « cherchant un homme » en plein jour. Vêtu comme un mendiant, dont il mène la vie, il abandonne, dit-on, son écuelle, après avoir vu un enfant boire dans le creux de sa main. Il se moque ouvertement des philosophes. A un Eléate qui nie le mouvement, il répond simplement en se mettant à marcher. Entendant définir l'homme par un platonicien comme « un animal, à deux pieds, sans plumes », il jette au milieu du cercle des auditeurs, un coq plumé en s'écriant « Voilà l'homme de Platon ! »

Malgré les excès vrais ou faux que lui attribue la tradition, le Cynisme représente une heureuse réaction contre la vanité humaine ou la stérile discussion philosophique. Sa tendance à la vie ascétique sera reprise par le christianisme.

13. Aristippe et le Cyrénaïsme. Aristippe de Cyrène (435-356 av. J.-C.) a quitté de bonne heure son agréable ville natale (sur la côte africaine) pour venir à Athènes, où il fut l'élève de Protagoras. Revenu à Cyrène en 399, il y fonde une école. Sa philosophie est avant tout une morale du plaisir, un hédonisme. Le plaisir, actuel et présent doit être le but de la vie. Il est le véritable souverain Bien et la sagesse consiste à vivre avec agrément. Le sage doit se détacher des préjugés, mais sans la violence agressive des Cyniques. Le sage, vraiment libre, sait apprécier la valeur du plaisir, sans se laisser dominer par lui. Aristippe disait volontiers (en parlant peut-être de ses amours avec la belle Laïs) : « Je possède, on ne me possède pas ».

Disciples d'Aristippe : **Théodore**, qui professa l'athéisme intégral et **Hégésias** qui fit l'apologie du suicide, et se serait, dit-on, suicidé.

C - PERIODE POSTSOCRATIQUE

14. **Epicure**. Né à Samos, Epicure (341-270 av. J.-C.) fut initié par **Nausiphanès** à l'atomisme de **Démocrite**. Après un premier séjour à Athènes, il fonde à Mitylène une école qui se transporte à Lampsaque puis à Athènes (306). L'école s'installe dans un « jardin ». Elle y mène une vie frugale et quasi monastique. C'est un cercle fermé d'amis, de tous âges et de toutes conditions (on y trouve même un esclave et d'anciennes prostituées). Leur devise est : « Vis caché ». Epicure, par sa hauteur morale, sa générosité souriante, son courage devant les infirmités physiques qui l'accablent est vénéré comme un dieu par ses disciples. Il meurt en 270, laissant une œuvre considérable dont un grand traité *De la Nature*. Il n'en reste malheureusement que des fragments.

La philosophie d'Epicure comprend la Logique ou Canonique, la Physique et la Morale.

La *Logique* a pour but la distinction du vrai et du faux. Le critère naturel c'est l'évidence sensible fournie par la sensation et le « sentiment » (plaisir ou douleur). Sensations et sentiments laissent des souvenirs auxquels nous pouvons comparer la perception présente. Le *raisonnement* est une *inférence par analogie* qui explique le présent par comparaison avec l'expérience passée. L'expérience nous fournit aussi des « prénotions » ou anticipations qui nous permettent, dans une certaine mesure, de prévoir l'avenir.

En *Physique*, Epicure reprend, en le précisant, l'*atomisme* de Démocrite. Il n'existe que le vide où se meuvent les *atomes* invisibles et insécables ne différant entre eux qu'en grandeur et en forme. Epicure leur attribue, non le mouvement tourbillonnaire de Démocrite, mais la pesanteur. Ils tombent parallèlement vers la terre. Certains atomes subissent, sans cause apparente, une déviation angulaire très faible (« *clinamen* »), et rencontrent d'autres atomes. Si leur forme le permet, ils se rassemblent pour donner toutes les réalités matérielles que nous connaissons.

L'*âme*, matérielle, se dissout à la mort. Elle est formée d'*atomes* très subtils. Des objets matériels proviennent des « simulacres » reproductions extrêmement ténues de l'objet. En frappant les organes des sens, ils provoquent la sensation.

Le matérialisme d'Epicure est absolu : les dieux existent mais ne s'occupent pas des hommes. Toutefois, dans le déterminisme universel, le

« clinamen » introduit une contingence permettant de nier le fatalisme en sauvegardant la liberté de l'âme nécessaire à la morale.

La *Morale* d'Épicure est une forme élevée de l'*bédonisme*. La physique, en nous montrant que l'âme est mortelle et que les dieux n'agissent pas, nous délivre de la crainte de la mort : elle n'est que la privation du sentiment. La morale ne concerne donc que la vie. L'expérience de la vie nous montre que les hommes recherchent le bonheur et, plus spécialement, le *plaisir*. Tel est le fondement de la morale. Il faut cependant distinguer, dans la recherche du plaisir : les *désirs naturels et nécessaires* (comme manger, par exemple) ; les *désirs naturels et non nécessaires* (comme l'amour) ; les *désirs non naturels et non nécessaires* (comme la richesse). Le sage se borne à la satisfaction modérée des premiers besoins. Le culte et l'étude et de l'amitié, une vie calme et sobre, exempte de douleurs et de vaines craintes, telle est la vraie sagesse, celle de l'*ataraxie* (absence totale d'inquiétudes).

Malgré sa vie exemplaire et l'admiration enthousiaste de ses disciples, malgré le splendide éloge de sa philosophie qu'a fait le poète latin *Lucrece* (dans le *De rerum natura*), Epicure a été calomnié, au point que le terme d'épicurien a pu servir à qualifier le matérialisme le plus grossier. Le philosophe atomiste Gassendi a largement contribué à lui rendre justice en faisant connaître son vrai visage et sa vraie pensée (*De vita et moribus Epicuri*-1647).

Les conceptions d'Epicure ont nettement influencé les morales dites utilitaristes du XVIII^e et du XIX^e siècles (John-Stuart Mill).

15. Pyrrhon. Le scepticisme. En présence de toutes les écoles philosophiques rivales qui, au IV^e siècle, s'efforcent de donner l'image de la vérité en ce qui concerne l'Univers, l'homme et sa destinée, prend naissance le scepticisme qui nie la possibilité pour l'homme de connaître la vérité absolue. Le désaccord des doctrines philosophiques, l'extrême diversité des religions, des sociétés et des morales qu'ont fait connaître les voyageurs et les conquêtes d'Alexandre, le spectacle déprimant de la réussite malhonnête et de l'échec des « bons », les erreurs des sens, la relativité de la connaissance : autant d'arguments qu'on peut opposer aux diverses formes du dogmatisme philosophique.

Pyrrhon d'Elis (365-275 av. J.-C.) a suivi Alexandre dans son expédition en Asie. Il a connu l'atomiste **Anaxarque** d'Abdère et les « gymnosophistes » indous, ascètes retirés du monde. Il fonde vers 330 une école à Elis. On le représente comme un sage, d'une grande douceur de caractère, menant une vie très simple, et avouant humblement son ignorance de toutes choses. Sa doctrine, assez mal connue, consiste essentiellement à affirmer qu'il est impossible de distinguer le vrai du faux.

Timon de Phléious, son disciple, (320-230 av. J.-C.) est arrivé à Athènes

en 275. Les titres de ses œuvres sont éloquents : *Faux semblants*, *Contre les Physiciens* et surtout les *Silles* (« regards obliques de l'homme qui louche »). Nous ne connaissons, dit-il, que les apparences, mais la réalité absolue est inconnaissable car les sens et l'intelligence nous trompent également. La seule attitude du sage doit être la suspension du jugement et le silence (aphasie), qui lui procure le calme (ataraxie) et l'absence de passions (apathie).

Le scepticisme est également représenté par l'Académie platonicienne successivement dirigée, après la mort du maître, par Speusippe, Xénocrate, Cratès, Arcésilas et Carnéade. **Arcésilas** (316-241) et **Carnéade** (214-129) ont attaqué tous les dogmatismes et surtout le stoïcisme. La discussion critique de la logique et de la théologie stoïciennes les amènent à conclure qu'on ne peut aboutir, en matière de vérité, qu'à l'opinion *probable*.

C'est au début de l'ère chrétienne que le scepticisme trouvera sa forme la plus achevée. **Enésidème** de Cnosse (1^{er} siècle après J.-C.) a systématisé les arguments du scepticisme en montrant que *toute connaissance est relative à l'homme* (organes des sens, état physique, milieu, distance de l'objet, etc.), tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral. Il a soumis l'idée de *cause* à une célèbre analyse critique qui fournira des arguments à Hume (XVIII^e siècle) et peut-être au positivisme d'Auguste Comte (XIX^e siècle). **Sextus Empiricus** (III^e siècle après J.-C.) représente, dans le scepticisme, la tendance *empirique*. Toute connaissance vient de l'expérience qui, seule, par l'observation des faits, permet d'arriver à une vérité toute relative. En dehors d'elle, *aucun critère de la vérité*. Tout autre « signe » est illusoire, et particulièrement, le « consensus omnium », ou assentiment universel qui ne veut rien dire. En toute rigueur, on ne peut rien prouver, car il faudrait « prouver la preuve » et ainsi de suite à l'infini.

Pendant des siècles, le scepticisme servira de doctrine ou de méthode préalable à maintes doctrines : agnosticisme de Montaigne, doute méthodique de Descartes, scepticisme apologétique de Pascal, relativisme de Hume et de Kant, positivisme d'Auguste Comte, etc.

16. Le Stoïcisme. Le fondateur de l'école stoïcienne est **Zénon** de Citium (Chypre) (322-264 av. J.-C.). Venu à Athènes, il est l'élève du cynique Cratès puis de l'académicien Xénocrate. Il enseigne lui-même sous le « *Portique* des peintures » (*stoa poikilè*) qui donne son nom à l'école et à la doctrine. Son disciple **Cléanthe**, d'Assos en Troade (331-232) est un ancien boxeur, d'une force herculéenne qui payait, dit-on, ses leçons en se faisant porteur d'eau, la nuit. Il est l'auteur d'un très bel *hymne à Zeus*. La doctrine stoïcienne a été transformée et systématisée par **Chrysippe** de Soloi (Cilicie) (280-208), élève de Cléanthe vers 260. Il eut pour disciples **Diogène** de Babylone et **Zénon** de Tarse. L'origine asiatique de tous ces penseurs explique l'introduction dans la doctrine stoïcienne d'idée empruntée aux mythes orientaux et particulièrement au philosophe iranien **Zoroastre**.

Au début de l'ère chrétienne, le stoïcisme est représenté, dans la littérature latine par trois philosophes : **Sénèque** (4 av. J.-C. -66 après J.-C.), le grand écrivain, ancien précepteur de Néron et qui dut se suicider sur ordre de l'empereur. Il est l'auteur des *Lettres à Lucilius*. **Épictète** (50-130 ? après J.-C.) ancien esclave, nous a laissé le *Manuel d'Épictète*, œuvre d'une remarquable élévation de pensée. L'empereur **Marc-Aurèle** (121-180 après J.-C.), un des plus nobles caractères qui aient existé, auteur des admirables *Pensées*. Il est juste de signaler que c'est par les œuvres de **Cicéron**, le plus grand écrivain de langue latine, que nous connaissons l'essentiel de la philosophie stoïcienne.

Le stoïcisme emprunte à Épicure la division de la philosophie en logique, physique et morale.

Logique. Toute vérité vient des *sens*. L'Objet réel donne une impression forte « représentation compréhensive » qui se distingue du rêve. A la force de l'évidence sensible, l'esprit, donne son adhésion, l'*assentiment*. La sensation donne naissance aux idées divisées en quatre catégories, selon qu'elles représentent la substance, la qualité, la manière d'être ou la relation. C'est l'intelligibilité qui est le signe de la vérité d'une idée. Quatre degrés de certitude, selon Zénon : *s'imaginer, croire, savoir, comprendre*. Ce suprême degré rend la science possible. Les stoïciens, et surtout Chrysippe, se sont efforcés de perfectionner le formalisme logique d'Aristote, auquel ils ont rattaché la grammaire. Nous leur devons la plupart de nos termes techniques grammaticaux.

Physique. Toute matière est animée par le « feu » subtil et intelligent. Esprit et corps sont les deux aspects d'une même réalité. L'Âme de l'Univers, c'est Dieu, âme intelligente qui veut notre bien. Le stoïcisme emprunte à Héraclite et aux mythes de l'Orient, l'idée du *feu* comme élément premier d'où procèdent tous les autres, celle de *l'embrassement universel* à la fin du monde, et celle de la *palingénésie* (l'Univers repasse indéfiniment par les mêmes phases après chaque embrassement final).

Morale. La morale est fondée sur la recherche de la vertu pour la vertu qui seule peut rendre heureux. La vertu n'est pas seulement pratique extérieure du bien, mais *absence de passions, intention droite et disposition habituelle*. La volonté, guidée par la raison, doit nous permettre de faire triompher celle-ci sur les passions. Le sage sait distinguer les choses *qui ne dépendent pas de nous* de celles *qui dépendent de nous*. Les premières sont les effets, heureux ou malheureux, des circonstances extérieures inévitables. On accueillera le bonheur avec indifférence et le malheur avec résignation. (Cette attitude dont Vigny a donné dans *La mort du loup* un symbole célèbre a été retenue, par le grand public, comme caractéristique du « stoïcisme »). Quant aux choses qui dépendent de nous, il nous appartient d'en promouvoir l'existence, conformément à la Vertu, source commune des grandes vertus particulières : sagesse, justice, tempérance, courage, charité envers tous les hommes quels qu'ils soient.